

AIMER À MORT: NÉCESSITÉ ET IMPOSSIBILITÉ DE LA POÉSIE

LIRE LA POÉSIE

**JEAN-FRANÇOIS
POUPART**

Poètes de brousse, 2018,
136 p.



« [Q]uel espace laisse-t-on à la poésie dans ce monde de “non-lecture” ? » Et aussi : « Quel genre d’art pose comme condition de son existence un mépris total ? » Ce sont là les deux questions que posent respectivement *Lire la poésie* de Jean-François Poupart et *La haine de la poésie* de Ben Lerner, où les deux poètes offrent leurs réflexions sur la poésie, son pouvoir, ses mécanismes, son accessibilité et sa valeur dans la société contemporaine.

Étonnamment, la question qui anime l’écriture de Lerner semble répondre en partie à celle de Poupart : « *La haine de la poésie est inhérente à l’art, parce que la tâche du poète comme du lecteur de poésie est d’attiser cette haine pour incendier le réel de sorte que le virtuel s’en exhale comme une brume* », peut-on lire dans l’essai du poète américain. La haine de la poésie serait donc une condition de l’idée même de poésie. Les grands poètes nous dévoileraient par leur écriture l’existence – irréalisable mais désirée – d’un Poème idéal, signe que la poésie est un projet voué à l’échec. Les poètes médiocres montreraient, par la négative, que le Poème idéal existe dans l’absolu, puisque le jugement que nous portons sur leurs mauvais poèmes serait basé sur une idée de ce que devrait être la poésie. Les poètes avant-gardistes détestent la poésie parce que, « *bombe non explosive, le poème reste un poème* », c’est-à-dire que leur arme principale n’est qu’illusion, n’a pas l’effet escompté sur le réel, échappe au programme sociopolitique dont ils se réclament.

LA HAINE DE LA POÉSIE

BEN LERNER

Allia, 2017 [2016], 96 p.



La place que l'on laisse à la poésie aujourd'hui est donc la même, selon Lerner, qu'on lui a toujours laissée à travers l'Histoire : elle est en marge de la grande production parce qu'on aime la détester, et parce que notre haine envers elle serait le moteur de son renouvellement, la preuve de sa perfectibilité. Par deux approches diamétralement opposées, Poupard et Lerner tentent de déterminer ce qui fait un poème, et leurs conclusions sont sans équivoque : nous avons besoin de la poésie, mais elle tend à nous échapper.

TIMIDE RÉVOLUTION

D'Arthur Rimbaud à Yves Bonnefoy, en passant par René Char, Stéphane Mallarmé, André Breton et Denis Vanier, Poupard nous transporte à travers ses lectures dans un but assez simple, celui de « *faire lire la poésie* ». Pour stimuler l'intérêt des lecteurs potentiels, il célèbre la poésie en déclarant que « *la rime est immortelle* » et en affirmant que « *[] la poésie est le plus haut degré de la parole humaine* ». À une époque où la poésie rimée a été supplantée par le vers libre et où les tentatives de désacralisation de la poésie se multiplient, ces remarques peuvent sembler quelque peu anachroniques et conservatrices.

Pourtant, cette première impression s'estompe rapidement. Les vertus révolutionnaires de la poésie sont mises de l'avant, la transgression est brandie comme une valeur première du poème, en somme, l'édifice poétique est ébranlé. La vérité est que Poupard ne hait pas la littérature expérimentale ni l'extrême contemporain ; il a simplement appris à aborder la poésie avec prudence. Comme il l'écrit dans *Lire la poésie*, « *[] obscurcissement devrait être une figure de style lorsqu'il est utilisé sciemment et sa définition ressemblerait à ceci : expression formée d'un ou plusieurs mots, voire un texte en entier, qui volontairement court-circuite toute lisibilité, tout sens et toute sensation commune dans un poème, à des fins de découvertes sensibles* ». L'obscurcissement doit par conséquent être un mécanisme conscient et maîtrisé pour être valable, mais il est trop souvent le résultat d'une mécompréhension de la poésie par un poète malhabile. Chercher la provocation – thématique, langagière, formelle – pour le simple fait de choquer n'est pas selon Poupard le signe d'un esprit novateur, mais bien un simple défaut d'écriture.

L'essayiste déplore le fait « *que la poésie contemporaine souffre d'un manque d'audace évident* », résultat d'un formatage de la parole poétique par des instances comme l'université, qui tendent à uniformiser la production littéraire. Écrire de la poésie devrait se faire de façon instinctive, dans une perspective de libération de la parole, et la lecture doit en être décomplexée, avec ce que l'auteur appelle une « *fascination première* », expression qu'il emprunte à Bonnefoy. L'enseignement de la création littéraire en milieu universitaire brise cette relation du poète avec son matériau – le langage – et crée, selon lui, la fausse impression que le diplôme reçu à la fin d'une maîtrise ou d'un doctorat fait office de sceau officiel, comme si le mémoire ou la thèse était à son état abouti par le simple fait qu'il a reçu l'approbation de l'institution. Or le texte doit (se) vivre comme un objet mouvant et anti-institutionnel.

Le sentiment humain est au cœur de la conception de la poésie telle qu'elle apparaît dans *Lire la poésie*, ce qui en soi est assez traditionnel, mais Poupard décloisonne cette définition : « [C]omme tout art, elle doit toucher, l'esprit ou le cœur, l'âme ou le ventre, c'est selon vos croyances ou vos affinités ; l'art doit entrer, quelques secondes ou toute une vie, à l'intérieur de vous. » Bien que l'auteur décrive d'entrée de jeu ce qui constitue pour lui une poésie supérieure (les modèles sont nombreux et sont difficilement contestables : Racine, Breton, Mallarmé...), le plus important est de lire la poésie, tout simplement, « d'entrer de plain-pied dans une œuvre poétique » en abandonnant tous ses présupposés et sans s'embourber de théories. Le poststructuralisme et autres outils qui servent à cadrer le poème doivent être mis de côté afin de retrouver un certain plaisir du texte, une approche intuitive et personnelle de la lecture. Le projet est alléchant, la technique assez simple : faire lire des poèmes aux jeunes tout au long du parcours scolaire et encourager la curiosité littéraire. Une généralité presque banale, mais qui prend ici la forme d'un programme social nécessaire, auquel nous sommes invités à participer activement.

UTILE INUTILITÉ DE LA POÉSIE

Pour Ben Lerner, la poésie est par définition haïe de tous et, depuis Platon, a constamment été accusée de deux délits totalement opposés : « [L]a poésie est inutile et/ou corruptible (étrangement, elle peut s'avérer tout à la fois ineffective et dangereuse). » Dans l'histoire littéraire que dresse Lerner, la poésie est donc tour à tour considérée comme un art futile, dont la seule fonction serait l'exaltation des sentiments humains, et comme un genre littéraire dommageable, à proscrire.

La poésie, dans cette double définition, ne répond jamais tout à fait à nos attentes. Elle est un projet inatteignable, et nos tentatives, en tant que poètes et lecteurs, sont vouées à l'échec. Réinventer le monde, mettre en avant l'individualité du *je*, générer et représenter des communautés entières dans un désir d'universalisme, faire éclater la langue et les règles sociales : « [L]e point commun de toutes ces exigences, c'est que nul poème ne saurait les satisfaire. » De là notre haine envers la poésie, mais aussi notre volonté, consciente ou inconsciente, d'assurer sa survie. Comme l'écrit Georges Bataille – à qui Lerner emprunte le titre de son livre –, « là où l'impossible sévit toute explication se dérobe », mais cette inexplicabilité inhérente au poème pousse tout de même le lecteur à persister dans sa lecture, aussi infructueuse ou frustrante que puisse s'avérer cette expérience.

« On ne peut que composer des poèmes qui, quand ils sont lus avec un total mépris, ménagent une place au Poème authentique qui n'advient jamais », écrit Lerner, et c'est entre autres pour cette raison que tant de critiques aiment à détester la poésie contemporaine. En voyant dans la poésie du passé un idéal, ces critiques arrivent à « répudier les poèmes actuels tout en réaffirmant leur croyance [...] en la puissance de la poésie ». Lerner s'attaque ici à des critiques comme Poupard, qui tendent à voir en la poésie du passé une certaine supériorité du genre. Poupard croit que seul le temps peut faire apparaître clairement les œuvres importantes de l'histoire littéraire, comme si notre regard critique était incapable de juger efficacement de la pertinence d'une œuvre récente. À cette idée, Lerner oppose une position plus souple qui voit en la haine de la littérature de l'immédiat contemporain une conséquence naturelle de notre relation à la poésie, qui sous-entend toujours l'existence – et la nécessité – d'un contre-modèle idéal (« authentique », écrit-il) auquel mesurer le talent de nouveaux écrivains.

En parlant de la *Phèdre* de Racine, Poupart écrit : « *Ici la poésie est absolument parfaite, elle a la grande souplesse [...] d'unir le sens, le son (l'esthétique), à cet extrême puits sans fond que sont les sentiments humains.* » Modèle parmi tous les modèles, sorte de condensé impeccable de ce que peut faire la poésie, *Phèdre* serait un étalon de mesure pour toute écriture poétique. De ce genre de déclaration découlerait selon Lerner le « *sentiment persistant [...] que nos poèmes du moment nous déçoivent toujours d'emblée.* » Bien entendu, Poupart est éditeur de poésie et poète lui-même, alors il est évident que sa position n'est pas aussi tranchée qu'il n'y paraît parfois dans son essai, mais les postures des deux penseurs sont ici très éloignées, puisque Lerner abandonne l'idée même d'un modèle poétique, ou plutôt le relègue au statut d'idéal, par définition imaginé et désiré plutôt que tangible.

Alors qu'il aborde l'œuvre de Keats et la transe dont plusieurs critiques ont dit avoir fait l'expérience à la lecture de ses poèmes, Lerner écrit d'ailleurs : « *[J]'ai des doutes quant au fait qu'ils en aient eux-mêmes fait l'expérience, car je n'ai encore jamais vu de critiques en transe.* » Cette transe fantasmée permet néanmoins à la critique d'élever Keats au rang de maître ultime de la parole poétique, au même titre que Racine l'est pour Poupart. Même constat du côté de Whitman, chez qui George Packer, journaliste et écrivain, voit un idéal rassembleur qui permettrait de réunir dans le poème l'ensemble de l'Amérique, de ses paysages à ses habitants : « *Packer se languit du pouvoir unificateur que la poésie aurait prétendument eu et perdu* », mais cette poésie unificatrice ne s'est jamais réalisée ; elle est depuis toujours un mythe dont la reconduction permet de garder en tête la Poésie majuscule que l'on croit avoir perdue et devoir retrouver.

INDOMPTABLES ADOLESCENTS DU LANGAGE

Alors que Poupart et Lerner conçoivent différemment le rôle de la poésie et sa place dans la société, ils partagent une confiance inébranlable en sa puissance et sa nécessité. Pour Poupart, « *[J]ire la poésie est un acte de résistance* » tout aussi important que l'écriture poétique. Ce n'est pas selon lui un hasard si « *la poésie s'attrape à l'adolescence* », puisqu'elle est synonyme de révolte et d'insatisfaction face à l'état des choses. Parce que la poésie « *représente la première solution de remplacement du langage usuel, enseigné comme outil de communication et comme structure obligatoire à l'entendement social* », elle est seule à pouvoir défiger nos langues, littéralement et symboliquement, et ainsi « *changer le monde* ».

Lorsqu'on lui demande quand il compte commencer à écrire de vrais livres, c'est-à-dire des romans, Poupart se rappelle aussitôt ce qui fait l'importance de la poésie : sa marginalité.

À l'instar de Poupart, Lerner considère « *qu'un poème constitue un affront* ». C'est-à-dire qu'écrire ou lire de la poésie permet de s'attaquer à l'ordre social, qui voudrait que l'on s'en tienne au langage organisé et réglé que l'on nous a inculqué. C'est aussi par ce refus du langage usuel que le poète et ses lecteurs seraient en révolte constante contre le *statu quo* : en vieillissant, « *ne pas prendre ses distances avec ce don [de jouer avec la langue] signifierait notre incapacité à être assimilés dans le réel, dans le monde adulte* ».

Qu'ils soient « *à l'écoute d'une musique* » céleste que les mots chercheraient à restituer sur la page (Poupart, tout romantique qu'il est) ou qu'ils soient incapables d'« *entendre la Musique des Planètes qu'est la poésie* » (Lerner, un peu désenchanté, s'opposant à Philip Sidney et à sa *Défense de la poésie*), poètes et lecteurs sont invités dans *Lire la poésie* et *La haine de la poésie* à persister, en éternels adolescents, dans cette inlassable recherche du poème, contre le bon sens qui nous enjoint de vivre dans le réel, d'accepter l'état du monde, de quitter la marge.

Cet appel à une naïveté du lecteur et du poète, qui oblitérerait partiellement les acquis critiques et théoriques des dernières décennies, est cependant à double tranchant : alors qu'il permet une approche interprétative et créative décomplexée et organique, il met aussi de côté une série de cadres analytiques importants dont le but est précisément de décentrer le sujet-lecteur. Qui dit retour à une lecture individualisante dit aussi reproduction de différents réflexes de lecture qui ramènent le texte à des considérations traditionnelles, que les études féministes, *queer* et postcoloniales, pour ne nommer que ces quelques exemples, travaillent justement à décroiser.

Le privilège de lire et d'écrire la poésie comme dans une tour d'ivoire, sans conscience sociohistorique et politique explicite, pour le simple plaisir du texte, semble donc être une posture de plus en plus difficile à défendre. L'âge adulte de la poésie se situe peut-être justement du côté du pluriel et de l'inclusif, du côté d'une écriture et d'une lecture aptes à rendre compte de la complexité de notre positionnement individuel dans la société, avec tout ce que cela implique de remise en question, d'ouverture, de dialogue.